

10 Beckmann
corps acc. r. 102/2
c. 102/2

PREFACE

par Henry de La

Henry de La
EU.
DIJON



Avant d'écrire, autant que possible, l'écrivain choisit la langue dans laquelle il va rédiger ce qui lui semble nécessaire d'être dit. Le problème paraît simple, il ne l'est pas tellement. Il peut sembler qu'il n'y a même pas de problème, bien qu'il ne se présente que d'une façon exceptionnelle : par exemple le choix que se voit obligé de faire l'exilé abandonnant l'emploi de sa langue maternelle ^(le polonais) Conrad optant pour l'anglais et renonçant au français. Plus général est celui qui peut inquiéter un bilingue : un Alsacien, un Basque, un Breton, un Provençal. Le plus souvent, le bilingue adopte une langue dite "de civilisation", une langue parlée par au moins plusieurs ^(dizaines de) millions d'individus, c'est là en quelque sorte une question de quantité.

Le problème est à peu près semblable à celui qui se pose actuellement aux écrivains français, bien que la plupart d'entre eux ne se doutent même pas qu'il existe. En effet, ce n'est pas un paradoxe de soutenir qu'il existe actuellement deux langues, celle qui continue à être enseignée (plus ou moins mal) dans les écoles et à être défendue (plutôt mal que bien) par des organismes officiels comme l'Académie Française - et la langue parlée, je ne dis même pas la langue populaire. Que le français actuel ne soit plus le même que celui des Académies - non pas seulement la française, déjà citée, mais celles entre lesquelles est partagé le territoire français pour la distribution de l'enseignement selon les indications du ministère de l'Éducation Nationale, c'est là une vérité ~~élé-~~ élémentaire. Toute la question est de savoir jusqu'où va cette diffé-

- 2 -



rence, primo et secundo, s'il la faut accentuer ou bien au contraire la réduire. Personne ne nie qu'il existe actuellement des différences entre le français écrit et le français parlé, certains disent même un abîme. Plus exactement, il y a deux langues distinctes : l'une qui est le français qui vers le XV^e siècle a remplacé le "francien" (la traduction s'impose pour tous les textes avant Villon), l'autre que l'on pourrait appeler le néo-français, qui n'existe pas encore et qui ne demande qu'à naître. ~~Il~~ est en gestation. Ou encore, c'est une chrysalide. Sa naissance n'est pas facile. Le cocon est dur à percer. Le "francien" a mis quatre ou cinq siècles à se séparer du latin, et autant de temps pour mourir et renaître sous les aspects du français proprement dit. Cinq siècles de nouveau se sont passés depuis la naissance de cette dernière langue; je ne suppose pas que ce soit la durée normale d'une langue en Gaule, cinq siècles, mais le fait est que le problème du néo-français est posé, il n'est posé que depuis plusieurs années. L'accouchement sera laborieux. L'écrivain français doit aider à cette parturition, son travail, son oeuvre doit être une maieutique linguistique.

Naturellement, j'entends déjà les clameurs des partisans du beau et bon français. Je leur accorderai immédiatement qu'ils ont raison de vouloir lui conserver toute sa pureté et trouve éminemment louable d'être puriste dans l'emploi de cet idiome. Car il est bien entendu qu'il s'agit lorsqu'on parle du néo-français d'une NOUVELLE langue. Qui, elle aussi, devra être écrite correctement. (Faire observer qu'il y en a déjà trois ou quatre mille dans le monde et qu'une nouvelle ne s'imposait pas me paraît un argument d'un malthusianisme triste.) Les partisans du français correct et académique





ne pourront l'empêcher de se corrompre s'ils persistent à le vouloir unique. Au contraire, si on laisse tout le dynamisme, tout le foisonnement de nouveautés au français nouveau, au néo-français - les impuretés de l'un devenant la correction de l'autre - alors le français proprement dit, indemne des attaques du temps, conservera sa pureté éternelle. Pour qu'il survive, il faut l'embaumer. (Un journaliste de Franc-Tireur n'a-t-il pas intitulé un article sur la question: UNE LANGUE QUI SE MEURT D'ÊTRE TROP VIVANTE : LE FRANÇAIS.)

Le Serment de Strasbourg, dit le Petit Larousse, est "le premier monument du français populaire" (sic). En amenant le jargon carolingien à l'existence écrite, son rédacteur a préservé le latin d'une évolution fort regrettable. On frémit en pensant à tous les barbarismes et solécismes que contiendrait une encyclopédie papale, si le rédacteur en question n'avait isolé tout ce qu'il y avait de vivant dans cette langue pour en faire le germe du français. J'entends repousser ainsi la vile accusation de barbare et de transfuge que l'on peut adresser aux hommes qui passent d'un langage à un autre. Le rédacteur du Serment de Strasbourg était un bon et brave carolingien (à moins que ce ne fût un interprète tudesque...) Dante, en choisissant l'italien (en le créant même) ne fut nullement un traître (il légitime sa tentative dans son de Vulgari Eloquentia, en se servant du latin — de même qu'ici j'emploie de mon mieux le français ancien, celui de l'Académie), Luther non plus qui traduisit la Bible en allemand, ni Toussaints auteur d'un riméque du Râmâyana en hindi, ni Descartes abandonnant le latin pour ^{enseigner} les règles de sa méthode.

x
x x





Le bilinguisme est donc nécessaire en France, les deux idiomes choisis étant l'un le français et l'autre le néo-français. D'une part le retour à Anatole France, de l'autre la révolution. En utilisant consciemment un langage que les puristes et les grammairiens considèrent comme perverti; il ne semble qu'on ne fait qu'abonder dans leur sens et qu'ils ne peuvent que se féliciter de notre propos. Le "mauvais" français n'est souvent que du néo-français qui n'ose pas dire son nom. En soulignant ce qu'ils ~~considèrent~~ ^{jugent être} des fautes, des erreurs, etc., en mettant le doigt sur ce qu'ils considèrent comme des plaies, on ne peut que faciliter la tâche de ceux qui veulent conserver au français classique toute sa pureté. Je ne reculerai même pas devant l'homologation des pataqués, cuirs, velours, impropriétés, janotismes, quiproquos, lapsus, etc.- à l'occasion. Il y a peu de fautes stériles. Pine en écume de mer est plus "poétique" que pine de Xumer (à supposer que cette étymologie soit la bonne) et pourquoi ne pas entériner (intériner) l'huile d'Henri V et l'alcool de Rigolès ? C'est en quelque sorte apprivoiser des termes sans écho ou barbares. Le français ne part-il pas de pareilles bévues ? Comme dit excellemment Proust à propos de Françoise disant l'estoupeuse :

"...les mots français que nous sommes si fiers de prononcer exactement ne sont eux-mêmes que des "cuirs" faits par des bouches gauloises qui prononçaient de travers le latin ou le saxon, notre langue n'étant que la prononciation défectueuse de quelques autres. Le génie linguistique à l'état vivant, l'avenir et le passé du français, voilà qui eût dû m'intéresser dans les fautes de Françoise."

Je ne m'attarderai pas sur l'emploi des vocabulaires techniques et des patois - recommandé par Ronsard - cette question étant d'ordre plutôt stylistique. J'en dirai autant de l'argot, langue comme





une autre, langue à part, et qui a ses puristes. Il n'y a pas plus puriste que l'argotier. Ni plus jaloux. Un argotier trouve toujours plus ergotier que lui. Chacun trouve artificiel l'argot de l'autre, mais c'est bien ainsi que naît l'argot. Quoiqu'il faille nettement différencier le langage populaire de l'argot, je signale au passage combien faible me paraît l'argument qui vise et condamne l'emploi de l'argot en littérature, à savoir que c'est une langue qui se démode et devient rapidement incompréhensible. Passons sur la question temps - un peu plus, un peu moins -, l'argot véritable - pas celui qui est trop "fabriqué" - est en fait une langue relativement stable, car, sans tradition écrite, elle a conservé des termes utilisés déjà par Villon dans ses ballades en jobelin.

Il ne s'agit pas de truffer le français d'argot, encore une fois. Non, il s'agit de donner une existence littéraire au français tel qu'il se parle maintenant, langue absolument différente du français du 18^{ème} siècle que l'on continue à écrire - plus ou moins mal. Je dis 18^{ème} siècle, car de fait le français n'a guère bougé depuis l'époque où il était devenu langue internationale. Le romantisme n'a guère fait que compléter son vocabulaire d'une façon d'ailleurs conforme aux conseils des poètes de la Pléiade. Or il ne s'agit pas de vocabulaire - ou plutôt cette question de vocabulaire ne vient qu'en second lieu - mais bien de syntaxe. Le "paix à la syntaxe!" de Victor Hugo fut un propos réactionnaire.



L'exemple le plus célèbre de cette évolution du français est la disparition de l'imparfait du subjonctif tué par le ridicule et l'al-



14

6

manach Vernot. Les que je susse, que je visse, n'ont pas résisté aux plaisanteries les plus élémentaires et l'enseignement officiel/même éliminé ce malheureux temps. Je ferai remarquer ici en passant aux puristes que si l'on avait laissé le français se transformer de façon naturelle en néofrançais, celui-ci serait évidemment dépourvu du temps en question, mais qu'eux ils l'auraient gardé, ce temps, bien conservé en dehors des attaques du Temps.

L'usage de moins en moins grand qui est fait du passé simple est aussi notable. A la première personne, il a à peu près disparu, à cause, sans doute, de sa quasi identité phonétique avec l'imparfait : on ne distingue plus j'allai de j'allais. Nous allâmes, vous allâtes, ont de plus une allure pompeuse telle que l'usager n'est pas très sûr que ce ne soit pas là un imparfait du subjonctif, et craint de l'employer de travers. Il y a enfin des questions d'euphonie : l'affreux hiatus il alla à Paris n'est pas prononçable. J'ai écrit quelque part cette contrepétterie : "Il serva, on trinquit". J'ai entendu un jour dans un café des jeunes gens de seize dix-huit ans qui la trouvait marante, l'astuce - ce qui ne flatte - mais qui, en essayant de l'analyser, s'y perdaient tant soit peu. C'est qu'ils n'arrivaient pas à retrouver la forme correcte du passé simple de servir. Dans les manuscrits de jeunes, et même de moins jeunes, on s'aperçoit du malaise provoqué par cette agonie du passé simple. Ceux qui se risquent à l'utiliser écrivent j'allai, avec un s, comme l'imparfait, les autres y renoncent totalement et n'utilisent plus que le passé composé : "j'ai pris mon chapeau, j'ai mis mon imperméable, j'ai ouvert la porte, etc." Cet usage perpétuel du passé composé tient aussi à l'influence des traductions de l'américain - je ne dis pas



de la littérature américaine, mais au fait que les traducteurs de romans américains ignoraient l'existence du passé défini. Celui-ci ne subsiste guère qu'aux troisièmes personnes du singulier et du pluriel, et encore, au singulier, il est quelquefois difficile à employer. Enfin le futur lui-même est menacé. On ne dit plus guère : iras-tu demain : à la campagne ? (^{ou emploie} de préférence ~~ira-tu~~, la forme positive avec la simple intonation interrogative : Tu vas demain à la campagne?) Je prends le train à midi est beaucoup plus fréquent que : je prendrai le train à midi. Sans parler de formations périphrastiques comme " je vais prendre" ou même " je veux prendre". On me dira peut-être que, ici, c'est trop prouver. En montrant l'effondrement à peu près complet de la conjugaison française, est-ce que je ne démontre pas plutôt qu'il faut freiner ce mouvement, le ralentir, multiplier les chroniques de beau langage dans les quotidiens, donner des primes aux usagers de l'imparfait du subjonctif ?

qu'
Mais/est-ce que le français ? Et qui parle le français ? Les Français qui s'adressent aux Français et non les grammairiens aux grammairiens. Si les Français ne veulent plus de l'imparfait du subjonctif, ni du passé défini, c'est comme ça. On ne peut pas les ^{obliger} obliger. Surtout pas les grammairiens. D'où tireraient-ils d'ailleurs leur autorité ? Mais, s'écrie-t-on, s'il n'y a plus tel ou tel temps, c'est un appauvrissement ! D'accord. Et c'est bien comme ça qu'est né le français : d'un appauvrissement du latin. Pauvre latin, qui avait perdu ses déclinaisons, son déponent, son gérondif et toutes sortes d'autres belles

- 3 -



16

8

choses fort utiles à l'expression latine ! Pauvre latin sans cas, il est devenu le français. C'est parce qu'un génial anonyme eut l'idée d'écrire ce latin appauvri et émacié par la famine linguistique qu'il a pu se transformer, germer, renaître sous la forme du "francien" qu'une nouvelle évolution de cinq siècles a amené à l'état de français classique, langue dont on chargea les vestales de l'Académie Française de surveiller la blanche intégrité. C'est en tenant compte des appauvrissements réels du français réel, c'est en l'assumant (eh oui !) que l'on pourra compenser ses défaillances. Ce n'est pas en s'acharnant à soutenir que tel temps existe et que les français sont de méchantes gens de ne pas vouloir l'employer que l'on arrivera à quelque chose. (A quoi ?) C'est au contraire la fonction de l'écrivain de prendre un langage pauvre comme le minable français du haut moyen-âge et de l'élever à la dignité de langue écrite. Le français est une langue morte - et riche comme une langue morte ~~qui peut être utilisée~~ - qui peut très bien être utilisée encore des centaines d'années comme l'a été le latin, et comme le latin l'est encore grâce à ce coup de pot d'avoir été adopté par le pape comme idoine personnel. Mais ce français langue morte a un rejeton qui est le français parlé vivant, langue méprisée par les doctes et les mandarins, mais qui a parfaitement le droit d'être élevée à la dignité de langue de civilisation et de langue de culture, comme autrefois le dialecte italien des cambrousards du Latium ou le babillage des Carolingiens.

Mais, dira-t-on encore, le fait d'avoir perdu deux ou trois temps ou quelques formes grammaticales, ne suffit pas à faire du français actuel une nouvelle langue. En effet cela serait insuffi-

sant, mais il y a d'autres symptômes, beaucoup plus graves, ceux d'ordre syntactique, dont il sera question plus loin. Il y a de plus l'évolution de la prononciation. Le phénomène plus connu et le plus élémentaire est l'élision de l'e muet dans un très grand nombre de cas, phénomène tellement puissant que la plupart des alexandrins du théâtre classique sont devenus faux et qu'à la Comédie Française on entend couramment des vers de onze et même dix pieds (sans parler des "ion" ou des "ien" non diphtongués.) Mais tout ceci n'apparaît pas nettement en raison du système orthographique singulier avec lequel se transcrit ~~l'orthographe~~ la langue française. Nous arrivons ainsi à la question de la réforme de l'orthographe.



X
X X

Il y a deux ans, à propos du rapport de la Commission de réforme de l'orthographe soumis au Conseil supérieur de l'Education Nationale, il y eut dans le Figaro Littéraire et dans les Lettres Françaises une polémique ~~sur l'orthographe~~ nourrie de "lettres de lecteurs", et surtout de lectrices, particulièrement significatives de l'attitude de "passionnelle", au sens ^{médical} ~~patronique~~ du mot, de certains défenseurs de l'orthographe actuelle. C'est ainsi qu'une "fidèle lectrice" au Figaro Littéraire parlait, à propos de cette réforme, de "danger national", d'"insanité", de "sabotage ethnique" (sic - cette dame devait se délecter au temps de La Gerbe et du Pilori !.) Une autre dame, de Bécon-les-Bruyères, celle-là, et dans les Lettres Françaises ^{cette fois-ci,} s'indignait qu'on "lui fricote une (d'orthographe) pour simples d'esprit" - comme si l'orthographe était une question d'intelligence - et elle s'exclamait : "criminelle bêtise !". "Nos pères avaient vraiment de la chance", continuait-elle, croyant sans doute écrire à la



Veillées des Chaumières, " les mots, de leur temps, avaient un visage". En dehors du fait que l'on ne voit pas en quoi téâtre n'aurait pas un aussi beau visage que théâtre (mais cette dame déclare aimer les "verrues" et condamne les instituts de beauté (??), il n'est pas inutile de rappeler le "visage" (pour ne pas dire la gueule) qu'avaient les mots au XVIIème siècle. Marcel Cohen a opportunément rappelé que Le Cid en 1657 a été publié "dans" l'orthographe suivante :

" - A Moy, conte, deux mots.

- Parle.

- Oste-moy d'un doute.



· Cognois-tu bien Don Diègue ? -

- Ouy.

- Parlons bas, écoute...

Scais-tu que ce vieillard fût la mesme vertu,

La vaillance et l'honneur de son temps ? Le scais-tu ?

Etc.

Ces gens qui viennent parler maintenant de tradition, de France immortelle, etc. pourquoi ont-ils réformé et déformé l'orthographe infiniment respectable de Pierre Corneille ? Pourquoi la leur est-elle meilleure que la sienne ? Eux qui se font gloire du beau français du XVII^e siècle, pourquoi n'écrivent-ils plus françois, paroître, etc. ? Et s'ils ont modifié l'orthographe de Corneille et de Voltaire, pourquoi ne modifierait-il pas la leur, laquelle est absurde.

Car, évidemment, il est très rationnel d'écrire : respect d'une part suspect de l'autre, ou examen et abdomen ! On voit toute la pro-

fondeur intellectuelle de subtilités comme vieillotte qui s'écrit avec deux t et falote avec un seul, siffler et persifler, consomme et consonance. Quel intérêt pour l'avenir de la France dont ces dames s'imaginent être les Jeanne d'Arc ?

Il y a aussi les gens qui disent : l'orthographe conserve l'étymologie du mot, le mot traîne ainsi avec lui une partie de son histoire. Mais ponds vient de pensum où il n'y a pas de d, dompter de domitare où il n'y a pas de p, legs vient de lais où il n'y a pas de g. Ophthalmologie vient d'ophthalmos, pourquoi cette disparition de l'h ? Trône vient de thronos, rhapsode de rhapsôdes. Mais l'on tient à conserver l'h de théâtre et de rhéteur.

Le seul argument en définitive valable des adversaires de cette réforme, c'est que ça changerait les habitudes. Avoir une orthographe aberrante qui vous met sur le même pied que les Anglais, les Irlandais et les Tibétains, voilà qui doit satisfaire des esprits patriotes qui pensent que les Français sont les gens les plus raisonnables du monde. Changer leur orthographe, une telle perfection, une telle merveille, supérieure même à celle de Corneille. Jamais. Et puis, ça vous pose. L'académicien X disait qu'il ne voulait pas de l'orthographe de sa concierge et la dame des Lettres Françaises s'estimait assez intelligente pour utiliser l'orthographe bourgeoise. Quant au temps que les enfants perdent à apprendre cette orthographe délirante, ils estiment que ça leur fait les pieds aux gosses, et que ça leur élève l'âme. Ça leur apprend que ponds a un d parce qu'il ne dérive pas de pondus et qu'il ne faut surtout pas prononcer le p de dompter (surtout pas ! c'est "vulgaire"), ce p qu'enfanta mystérieusement l'ancêtre domitar. On lui cachera que toutes ces jolies choses d'un intérêt extrême et q'





développent grandement l'intelligence sont des inventions de cuis-
tres du XVIIIème siècle. On se demande pourquoi ils n'obligent pas les
enfants à apprendre aussi le droit ~~antique~~^{féodal}, l'héraldique et la
fauconnerie. Car enfin qu'est-ce que l'orthographe ? Un système de
graphies cahotiques ~~et~~, absurdes et arbitraires, une invention des
premiers imprimeurs pour rendre le métier difficile et ~~se~~ créer
ainsi des privilèges corporatifs. Et les graphies actuelles ne sont
même pas celles des Classiques. Ce ne sont pas celles de Ronsard qui
disait : "Tu éviteras toute orthographe superflue et ne mettras
aucunes lettres en tels mots si tu ne les prononces en lisant"
(cité par les Lettres Françaises (avec impartialité), ni celle
de Voltaire (cité par le Figaro Littéraire (avec non moins d'im-
partialité) : "L'écriture est la peinture de la voix. Plus elle
est ressemblante, mieux elle est."

Et précisément, c'est là où les obscurantistes et misonéistes
adversaires de l'orthographe n'ont pas tout à fait tort de leur
point de vue, c'est que la réforme rationnelle de l'orthographe amè-
nera^v peu à peu au phonétisme et alors on découvrira^v à quel point
le français parlé est loin du français écrit, on s'apercevra^v enfin
de ce que je veux montrer ici : que c'est une autre langue. Comme
le dit Vendryès dans son ouvrage sur le Langage, si l'on notait
aujourd'hui le français comme une langue de sauvage, si le latin
et tous les intermédiaires étaient perdus, il serait très difficile
de montrer sa parenté avec le sanskrit. Inversement, Troubetzkof
ayant déterminé les six critères essentiels de toute langue
indo-européenne, Benveniste a montré qu'une langue des Indiens de
l'Oregon, le takelma, les possède tous les six. Et Vendryès a





13

montré également que la syntaxe du français moderne se rapprochait étrangement de celle du tchinouque, langue proche parente du takelma. (J'entends d'ici les partisans du beau français pousser des clameurs de sauvages : c'est ça, on veut transformer notre "belle langue" comme dit la dame de Bécon-les-Bruyères, en un langage de Peaux-Rouges. Pardon, pardon, ce sont les bons français qui ont transformé leur langue ainsi. Les voyant ainsi déshérités, le devoir de l'écrivain, son devoir SACRÉ est d'utiliser cette langue et de la hisser, avec tous les efforts nécessaires, au niveau de la langue littéraire. Et puis langue de Peau-Rouge ou pas, c'est comme ça.) Pour revenir à la syntaxe du tchinouque, celle-ci met ensemble dans une phrase, d'une part tous les morphèmes (indications grammaticales, l'échafaudage, la structure syntactique) et de l'autre, tous les sémantèmes (données concrètes). Pour reprendre l'exemple même de Vendryès, on ne dira pas : le gendarme a-t-il jamais rattrapé son voleur ? mais : "Il l'a-t-il jamais attrapé, le gendarme le voleur ?.." J'y ajouterai quelques exemples relevés dans la conversation courante par le signataire de ces lignes : "Tu y as été toi, en Espagne l'été ?" ou "T'as déjà roulé toi, la nuit dans le brouillard sur une route défoncée ?" ou "Il l'avait déjà gagné le Tour de France l'année dernière Bobet ?". Devant l'Auto faubourg Montmartre, on n'entendra jamais dire : "N'est-ce point Bobet qui avait - déjà - gagné le Tour de France, l'année dernière?".

Il y a un autre côté du français parlé que l'on ne souligne pas assez souvent, une caractéristique qui en rend la compréhension souvent difficile pour les étrangers. C'est son caractère, ^{ou plutôt} ~~sa~~ sa ten-



52 11 14

dance agglutinative. Il y a peu de langues où les agrégats de mots se forment aussi facilement - sinon celles, fort éloignées linguistiquement, dont c'est ^{la nature} l'essence ~~de ces langues~~. Je parlais tout à l'heure de la mort du subjonctif et des coups mortels que lui porta le général Vernot. C'est qu'un agrégat comme : L'eusses-tu cru ? est senti comme un phénomène unique. D'où la source d'imémembrables plaisanterie et de calembours depuis le puéril Tontétatilotétatoux jusqu'au Jérinadeth (: j'ai rine à deth) de Victor Hugo dans Booz endormi. Cette coagulation phonétique est d'ailleurs l'un des rares modes de dérivation du français. Le français écrit, dont après tout il ne faut pas exagérer les mérites, est une langue pauvre. Elle est à peu près incapable de former des mots nouveaux, et ne se nourrit guère que de grec ou de circonlocutions pénibles comme chemin de fer, char de combat et autres lourdeurs. Fénelon l'avait déjà signalé et, dans sa lettre à l'Académie, il préconisait des remèdes qui feraient dresser les cheveux sur la tête des admirateurs des Aventures de Télémaque (écrit dans un si pur langage qu'aucun français n'oserait l'utiliser de nos jours) : "qu'il importe qu'un mot ^{soit} né dans notre pays ou qu'il nous vienne d'un pays étranger? La jalousie serait vaine, quant il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air".

La dérivation est une des plaies du français classique, traditionnel. De mots réduits à des monosyllabes, le français ne peut rien tirer. Eau ou Feu ^{sont} incapables d'engendrer un adjectif. On est obligé de recourir au latin et de dire aqueux, igné. Ah la belle et pédante langue que voilà. Le français ^{vivant} ~~actuel~~ lui a ses ressources propres et c'est ainsi que, pour désigner des produits nouveaux, il utilise



couramment la coagulation phonétique : Kisuzpa, Sasampa, Kisnétoi, etc. Ce qui vaut aussi bien que de recourir au latin ou au grec. Une filovan ou un kivavit aurait été aussi joli qu'automobile.

Je signale aussi au passage un argument que l'on a sorti contre la notation phonétique. Quelle prononciation notera-t-on ? demande-t-on ? Celle du Nord ? Celle du Midi ? Celle de Belleville ? Ecrira-t-on une fott de gran-mère ou une fôte de gramère ? Un tel argument a sans doute été sorti à la cour de Louis le Germanique et de Charles le Chauve lorsqu'il s'est agi de rédiger le Serment de Strasbourg. Qu'est-ce qu'on allait noter ? Et le problème s'est posé pendant tout le temps que le français s'est efforcé de devenir une langue écrite et une langue littéraire. Si on n'avait pas fait de choix, si on ne s'était pas lancé, on continuerait à écrire manducare que l'on prononcerait manger et eo Roman se prononcerait jvézarom, un peu comme en tibétain. Et il y aurait des partisans farouches et nationaux de cette splendide orthographe.

x x h'z'z'z'z'



Chose étrange, la notation directe et sincère du langage parlé est toute récente, elle a amené quelques découvertes assez déconcertantes et qui ne concernent pas seulement l'usage parlé d'une langue en opposition à son usage écrit - différence qui peut être plus ou moins grande, à peu près nulle parfois. L'anglais par exemple, malgré son orthographe lunatique, a su constamment intégrer son parlé dans son écrit, c'est une langue riche et dense dans laquelle il n'y a aucune faille entre le parlé Berlitz et l'académique, (d'où le caractère plaisant des textes scientifiques écrits dans cette langue).



16

Cette différence par contre, je le répète encore une fois, est considérable en français. Mais ces recherches récentes ont révélé un second abîme, si je puis dire, encore plus ~~considérable~~ ^{remarquable} que le premier, celui qui existe entre ^{le langage} l'oral et le ^{langue} parlé. Et ceci n'a été découvert que grâce au magnétophone utilisé ^{à l'insu des interlocuteurs} ~~par les auteurs~~, ce qui explique pourquoi les enregistrements phonographiques faits consciemment n'avait pas permis cette découverte.

Les recherches ont été faites en vue de l'établissement d'un français élémentaire, parfois abusivement appelé français basique. Encore une question qui a fait hurler les partisans du beau langage et du beau français, ennemis inconscients de la diffusion de leur langue. Ils se lamentent parce que le français est moins parlé qu'autrefois dans le monde et ils crient (sans savoir très bien d'ailleurs de quoi il s'agit) quand on leur propose un moyen d'en étendre la diffusion. Je rappelle que ces recherches sur le français élémentaire avaient pour but de déterminer et expérimentalement et statistiquement "les éléments qui apparaissent le plus fréquemment dans l'élocution habituelle des Français" (Je cite ici Aurélien Sauvageot qui, avec Georges Cougenheim, a dirigé ces recherches et je résume ensuite la conférence ~~qu'il a donnée~~ à la Société de Linguistique, publiée en 1954.) Utilisant donc le magnétophone (caché), les enquêteurs ont procédé à l'enregistrement de conversations-types (par exemple au cours d'un diner, d'une rencontre fortuite, etc.) choisies au hasard suivant les méthodes connues de sondage d'opinion (différentes classes sociales, différents âges, etc.) Il s'agissait ainsi, en dépouillant les résultats, de déterminer les formes grammaticales les plus



17

courantes et de trouver les mille mots de base les plus courants, les plus employés, les plus communs - on avait d'ailleurs choisi assez arbitrairement ce nombre de mille. En fait, l'un des premiers résultats de cette enquête, et non le moins déconcertant, c'est que l'on fut incapable d'en trouver mille. On put ainsi constater la fréquence minime des termes concrets, tels que coude, bras, genou, etc. presque aussi rares que des mots plus savants comme tibia ou fémur et aussi fréquents que des mots appartenant à des sections techniques comme roue par exemple. G. Gougenheim a été ainsi amené à classer les vocables en deux catégories, les mots "généraux" et les mots "disponibles", ceux-ci "d'un emploi plus rare, plus disséminé, demeurent à notre disposition constamment, comme placés en réserve" alors que "les autres sont perpétuellement sur nos lèvres" et en nombre restreint. On rejoint ici des résultats connus en clinique psychiatrique : dans certaines aphasies, le malade conserve l'usage du langage, mais les mots concrets ont disparu de son vocabulaire. Autre constatation : il est impossible de procéder à la transcription de l'enregistrement si le transcripteur n'a pas assisté à la conversation, ne connaît pas les circonstances dans lesquelles elle s'est passée, et ne sait pas qui sont les interlocuteurs.

Le langage oral comprend, outre les mots plus ou moins organisés en phrases, un nombre incroyable de grognements, raclements de gorge, grommellements, interjections, qui participent à la communication et qui ont une valeur sémantique; et naturellement, il faut tenir compte aussi de la part de la mimique.





26

17

"Dès que l'élocuteur croit s'apercevoir d'une manière ou d'une autre (mimique, geste, etc.) que son expression est comprise par l'interlocuteur, il s'arrête, au besoin en pleine phrase, et poursuit en s'attachant à l'expression suivante. D'où l'énorme quantité de phrases incomplètes qui figurent dans les enregistrements, surtout dans ceux saisis sur le vif quand plusieurs personnes parlent".

Il a été aussi constaté un pourcentage élevé de "ratés". Beaucoup de ces ratés dépendent des incapacités de l'élocuteur. Mais ce qui est plus grave, c'est que certains dépendent de la "nature même de la langue". Par exemple, la gêne de ne pouvoir placer en tête le complément direct : la phrase tombe alors en morceaux et l'élocuteur les ramasse, les ajuste comme il peut avec des mots - chevilles comme eh bien, n'est-ce pas, voyez-vous, ou même simplement euh, ou autres "éjaculations plus ou moins inarticulées".

Ici on fera sans doute remarquer que si le sens dans lequel va l'évolution de la langue française est la séparation tchinouquienne entre morphèmes et sémantèmes, la tendance serait alors de rejeter le complément direct en fin de phrase et non de le placer au début. Cependant il est certain que si "il l'a mangé, le croquant le boudin" existe, la formulation "le boudin, le croquant l'a mangé" est également courante. Comme quoi le néo-français nous prépare des richesses et des subtilités syntactiques qui n'ont rien de barbare ni de "béotien", comme dit la dame de Décon-les-Bruyères dans les Lettres Françaises.

L'usage du magnétophone a donc provoqué en linguistique une révolution assez comparable à celle du microscope avec Swammerdam. Il faut donc établir une différence non seulement entre l'écrit et le parlé,



mais aussi entre le parlé et ce qu'il faut appeler l'oral (bien qu'utilisant d'autres moyens encore que la voix), le langage oral remplaçant les formes syntactiques de l'écrit et même du parlé par des gestes, des inarticulations, des mimiques, une présence. Mais on peut dire qu'ici l'accent n'est plus mis sur le langage proprement dit, toujours conçu comme la possibilité de l'expression d'un seul - une grammaire est destinée à apprendre à des individus, mais pris isolément, l'usage d'une langue. L'attention ne se porte plus, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, avec la différence entre la langue écrite et la langue parlée, sur ce que chacun peut en tirer comme conséquences pour sa façon propre d'utiliser la langue française, phénomène collectif s'entend, mais sur la forme de communication, sur les aspects du dialogue, etc. Nous abordons ici une question de style.

Tous ceux qui ont pratiqué la radio, qui ont pu entendre des dialogues enregistrés lorsqu'il ne s'agit pas de spécialistes, savent quels curieux résultats cela donne. La plupart des "Entretiens" qui passent à la radio sont raturés, coupés, taillés, recollés, etc. Et encore il ne s'agit que de quasi-dialogues. Un producteur d'émissions de cette sorte a donné un jour, au cours d'une séance clandestine, le résultat du "tour" qu'il jouait à quelques-uns de ses interviewés. Cela consistait à dire au grand écrivain que l'interviewe était terminée, mais l'on continuait à enregistrer. C'était ces bouts d'enregistrements que l'on entendait au cours de cette séance. Le procédé était



sans doute peu élégant, mais singulièrement révélateur. Le grand écrivain posait le masque, son masque "oratoire", et se mettait à parler véritablement un autre langage.

On sait l'étrange malaise que provoque l'autre mauvaise plaisanterie qui consiste à placer un microphone sous la table d'une salle à manger et à faire entendre ensuite aux interlocuteurs l'image exacte de leur "conversation". Ils sont épouvantés. Je citerai, à ce sujet, une lettre d'Alejo Carpentier, l'auteur du Règne de ce Monde, (un des plus beaux romans qui nous soit venu d'Amérique latine ces dernières années). Alejo Carpentier, qui a vécu longtemps à Paris, est également un musicologue et s'est beaucoup occupé de radio. A propos de l'expérience ci-dessus décrite, il m'écrivait récemment :

"Il en résulte quelque chose d'absolument invraisemblable. La conversation a un rythme, un mouvement, une absence de suite dans les idées avec, par contre, d'étranges associations, de curieux rappels, qui ne ressemblent en rien aux dialogues qui remplissent, habituellement, n'importe quel roman... Le résultat est prodigieux d'imprévu et de révélation sur les vrais lois du style parlé.

"Je suis de plus en plus convaincu que le dialogue, tel qu'il s'écrit dans les romans et pièces de théâtre, ne correspond nullement à la mécanique du vrai langage parlé (je ne parle même pas des mots, mais du mouvement, du rythme, de la vraie façon de discuter, d'engueuler, de la façon dont une



"idée s'enchaîne c' ne s'enchaîne pas à une autre.) Peu à peu,
"depuis les premiers romans du genre réaliste, nous nous sommes
"habitués à une sorte de mécanisme du réalisme, à une sorte
"de fixation conventionnelle du parlé qui n'a absolument rien
"à voir avec le vrai parlé. Il y a dans le parlé quelque cho-
"se de beaucoup plus vivant, désaxé, emporté, avec des change-
"ments de mouvements, une syntaxe logique qui n'a jamais été
"saisie en réalité."

C'est ici où le problème du langage devient un problème de style, et le problème d'écriture un problème humain. A travers la question de la divergence entre le français écrit et le français parlé, de la réforme de l'orthographe, de la nature exacte du dialogue, et je passe celui qu'aurait pu provoquer la question du microphone, des moyens dits "mécaniques" de transmission du langage et la disparition éventuelle de l'objet nommé livre, - à travers donc tous ces problèmes, en apparence seulement, uniquement de linguistique ou de grammaire, (mais dont certains énervent suffisamment les gens - comme la réforme de l'orthographe - pour que l'on voie bien qu'elle sont plus vitales qu'elles ne peuvent le paraître, vue sous l'angle scolastique), - à travers toute cette intrication de problèmes, il s'agit en réalité de questions en fait très simples et immédiates, il s'agit de l'homme, de la vie, de l'homme contemporain, de la vie contemporaine.

Ces questions de langage, c'est, pris par un autre bout,





un problème parallèle à ceux que se posent les six jeunes auteurs réunis (J.A.R.) dans cette anthologie. Ils ne forment pas une "école", ils ne publient pas chez les mêmes éditeurs, ils ne collaborent pas aux mêmes revues (s'ils collaborent à des revues), ils viennent de milieux différents. Cependant, ils ont tous en commun ce désir, cet instinct, cette volonté de "démystification" de notre société, qui les situe face à ceux qui voudraient abusivement exploiter de prétendus mythes, qui ne sont que des préjugés éculés et de superstitieuses survivances. Et par "démystification", il faut entendre aussi "démystification". Hervé Bazin, face à la famille, Yves Gibeau face à l'esprit militaire, Calaferte face à la misère des Zones, René Fallet face à la banlieue infectée de Famille-Travail-Patrie, Maurice Raphaël face à l'amour, J.P. Rosnay face aux jeux de la société, chez tous on trouve la même lucidité dans le regard, la même sévérité - plus ou moins attendrie par ceci ou cela -, les mêmes jugements impitoyables qu'on serait d'ailleurs étonné de ne pas trouver chez des hommes qui avaient 15 à 20 ans au moment du ~~pernac~~ pour Arthur ~~de~~, de la drôle de guerre, et du rien de bon qui en a suivi.

Chacun d'eux énonce sa protestation - d'abord. Au langage encore émotivement timide d'André Gide, à son "familles", je vous hais", répond la Folcoche d'Hervé Bazin, dans Vipère au poing. Les mères indignes multiplient leurs exploits dans les colonnes des journaux. Il paraît qu'il n'en existait pas.





31



23

De même qu'autrefois la sexualité infantile ~~passait pour une~~
^{invention} ~~était~~ démoniaque. D's mères abusives, on en a vu en littéra-
ture, celle de Jules Vallès, celle de Jules Renard - plus
rarement au cinéma (sauf une silhouette dans Les Oubliés),
"art" où il est tout particulièrement défendu de toucher aux
mythes. Mais Bazin a su ne pas se laisser "posséder" par son
personnage de Folcoche, et même aller jusqu'à une certaine
réévaluation de ses appréciations anti-matriarcales et bour-
geoises, celle que l'on trouve dans La mort du petit cheval.

Avoir une mère n'est pas drôle, mais avoir un père,
surtout un père adjudant...L'existence militaire n'a jamais
enthousiasmé les intellectuels bourgeois, à moins qu'ils
n'aient quelque grade. Mais, dans AllonsZ'enfants, Yves Gi-
beau n'a pas montré un jeune homme aux prises avec le carcan
militaire, c'est un enfant qui en est le "héros" - mot ici
particulièrement peu juste. Enfant de troupe...ça fait froid
dans le dos...Et, comme Yves Gibeau, a goûté aux joies de la
captivité, autre résultat d'un certain nombre de mystifica-
tions, il n'est pas étonnant que les Autorités Supérieures
aient vu d'un sale oeil l'oeuvre ci-dessus nommée.

Enfant l'adversaire de Folcoche, enfant l'adversaire
de l'adjudant Chalumot, enfant aussi l'adversaire - et l'a-
mi - de Schborn et de Lobe, celui qui dit "je" dans le Requiem
des Innocents. Avec lui, la Zône qui entoure les grandes vil-
les perd ce charme et ce pittoresque qu'un promeneur bénévo-



33
24
EJ
UNION

le et "artiste" peut facilement lui trouver. La Zone mise à cruf, c'est une vie impitoyable, sordide, cruelle, il n'y a pas d'ami qui ne soit un adversaire possible, mais d'adversaire que l'on ne comprene et qui ne puisse devenir ou redevenir un ami. Les gens qui vivent là n'ont pas en effet bâti autour d'eux les murs de leur propre considération et peuvent comprendre avant de juger. Et Calaferte a décrit dans Lobe un type d'homme vrai, et la corporation des instituteurs en comporte un certain nombre qu'il faut saluer au passage.

Des six auteurs qui figurent dans cette anthologie, deux seulement (à ma connaissance) ont publié des recueils de poèmes : Hervé Bazin et J.P. Roenay. Mais le lyrisme n'est pas absent de l'oeuvre en prose de Calaferte, notamment, et surtout de Maurice Raphaël, à propos de qui André Breton a parlé de "cryptesthésie lyrique des bas-fonds". En effet, le "réalisme" est, chez Maurice Raphael, largement dépassé, si je puis dire, et l'on comprend que Breton ait pu être séduit par le monde nocturne, insolite et désordonné des premiers romans de Raphael. Il y avait même alors chez lui une tendance au mythe ; qui aurait pu le mener vers des domaines déjà explorés (et même cultivés) par Henry Miller, ^{par exemple.} mais l'oeuvre de Raphael est allée vers plus de rigueur et même, presque, de classicisme (dans Peu et Flamme), Une main lave l'autre marque le passage de sa première manière à une écriture plus sobre, *mais non moins passionnée.*





René Fallet a trouvé son lyrisme (surtout dans Enlève
Sud-Ouest) dans le bouillonnement d'expressions inédites et de
formules inventées, de calembours tout neufs et de lieux com-
muns rituels qu'est le langage dit "populaire" / ^{dont il a été amplement question ci-dessus.} En ce temps
d'occupation et d'S.T.O. où se place cette œuvre, la virulen-
ce verbale devient la soupape d'échappement des misères, des
rancœurs, des humiliations. En fixant par écrit cette viru-
lence, dépouillée alors de sa cause subjective, Fallet lui
garde son sens agressif et ce que peut avoir de mystifiant
un tel langage par rapport à une action politique efficace est
démystifié par la valeur que lui donne, précisément, la qualité
(au sens louâtif ^{de mot}) de son auteur.

Enfin, J.P. Rosnay, lui non plus, quelque ^{lucide} ~~qu'il~~ qu'il
soit, ne veut pas séparer le lyrique de la vie, ^{il} Quand, au di-
but du Treizième Apôtre, ~~il écrit~~ écrit : "J'ai vu bien des
choses dans ma petite vie et je mesure amèrement l'impuissan-
ce à les dire", ne dirait-on pas l'écho des paroles de l'Ec-
clésiaste : "J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil; et
voici, tout est vanité et poursuite du vent". Et tout au long
du livre de Rosnay, on retrouve le même ton, sinon la même sa-
pience. Rosnay a-t-il tellement lu la Bible ? Bien que l'Ec-
clésiaste ne fasse ^{pas} partie des Prophètes, mais des Livres Poé-
tique, ce ton ne viendrait-il pas plutôt de l'origine gitane
de Rosnay ? Car son père appartient à la "tribu prophétique",
persécutée par Hitler avec une cruauté toute spéciale, plus



encore peut-être que les douze d'Israël. Pourquoi, dans les Bohémiens en voyage, Baudelaire qualifie-t-il cette tribu de "prophétique" ? Parce que les femmes disent la bonne aventure ? Mais cela ne rend pas la tribu entière prophétique. N'y aurait-il pas là plutôt une figure de rhétorique, (qui me paraît être un hypallage hyperbolique) ? Mais Rosnay objecte : "Je ne suis pas devin, moi...mais voleur."

Le vol, plus encore que la prophétie, est lié à l'image classico-romantique des Gitanes. Rosnay est donc voleur - "inattendu...essez parfois impitoyable...renseigné vigilant... prudent...circonspect..." - mais aussi "de myrtilles... de chapelets... de hauts lieux". Par dessus tout, il est un voleur honnête, puisqu'il n'a pas volé la plus facile des victimes : "J'avais peur de me quitter, parce que je sentais que j'étais tout ce que je possédais".

"Je ne suis pas devin, moi, mais voleur". Ce n'est pas une nouvelle Saison en Enfer, une nouvelle "Lettre du voyant" que Rosnay nous propose. Nous ne sommes plus à l'époque de Bismarck et de Gambetta. Mais on se demande toujours : comment accorder le lyrisme et la vie ? Ni Baudelaire, ni Rimbaud n'ont apporté de solution exemplaire. Ni prophète, ni devin, Rosnay se refuse à nier l'un ou l'autre de ces deux termes, le lyrisme ou la vie, et c'est ce qui fait la valeur du Treizième A-
pôtre, ~~un des livres les plus significatifs de ces dix dernières années.~~

x

x x





Les mères insensées de Bazin, la petite banlieue de Fallet, les enfances innocentes et atroces de Calaferte, les militaires de Gibeau, les apôtres de Rosnay, les intouchables de Raphael, apportent au monde romanesque un contingent d'êtres nouveaux dont l'existence d'une guerre mondiale ne suffit d'ailleurs pas à légitimer la naissance. Mais quoi, on voudrait qu'il y ^{ait} eût une grande grande guerre et qu'il n'y eût rien de changé ? On voudrait simplement que les jeunes gens tués se taisent, c'est naturel, puisqu'ils sont tués; mais que les autres se taisent aussi ? Ici parlent tout de même les vivants. Et ce qu'ils disent, c'est bien un non à la vie "écrite", ce qu'ils demandent, c'est plus qu'une réforme de l'orthographe des conventions et des comportements, c'est une révolution de cette absurde orthographe de la vie qu'on leur impose. Les problèmes de langage transposent celle de l'existence quotidienne, et quand je parle de réforme de l'orthographe, c'est bien la réforme de l'existence que j'aperçois. L'absurdité de l'orthographe, c'est la monstruosité de la vie des casernes d'enfants de troupe, par exemple. Les belles règles qui paraissent si excellentes aux amateurs de beau langage, c'est l'orthographe de Folcoche, et de toutes ces mères dont on n'ose pas dire ce qu'elles sont. La syntaxe de la vie des innocents de Calaferte ou des personnages de Raphael n'est pas celle des professeurs de grammaire, de ceux qui, comme un certain Agamemnon professeur de musique



36 / 28

lui, à maintes, croient que, parce que l'on écrirait chevaux au lieu de chevaux, on contribuerait à l'"abâtissement progressif de la race humaine" ~~ici~~ encore le mot "race". L'homme n'est pas une race, monsieur le professeur de musique, c'est une espèce, une espèce animale même, et qui n'est sortie de l'animalité qu'en modifiant constamment son statu-quo (car le message aux Lettres Françaises du professeur de musique s'intitule : "maintien du statu-quo").

Plus récemment, un correcteur écrivait dans le Figaro Littéraire : "les fautes d'orthographe ne me font pas rire, elles me font peur". Oui, comme fait peur la mère de Vipère au poing, les personnages de Calaferte ou de ~~Raphaël~~ ^{Raphaël}. Leur orthographe bousculée, peut-être s'apercevront-ils de la aisère qui les entoure, et que le statu-quo est une ~~meilleure~~ ^{meilleure} solution. Car, au fait, je n'ai tant insisté sur la réforme de l'orthographe, que parce qu'elle me paraît singulièrement symbolique et significative. Mais l'une des plus grandes objections que l'on puisse faire contre elle, c'est la suivante : A quoi bon ? Dans quelques années, il n'y aura plus de livres, ne seront plus utilisés que les moyens dits "mécaniques" de transmission du langage. Alors, à ce moment, l'orthographe sera impensable. Il faut bien reconnaître d'ailleurs, que le livre n'est pas un objet particulièrement bien inventé : il attire la poussière, il se fêgle facilement, il est fragile et pas pratique, et ça entient de la place une bibliothèque. Cette perspective, en un sens, n'est pas faite pour me déplaire. Plus de livres. Pourquoi pas ? Il y a eu bien des oeuvres littéraires avant l'imprimerie, pourquoi n'y en aurait-il pas après ? Ou pourquoi,





pas de littérature du tout?

Une autre objection que l'on peut faire aussi aux thèses, si thèses il y a, que l'on peut présenter sur le langage écrit et le langage parlé, c'est de dire : mais attendez que des gens du peuple, eux, écrivent leur langue, vous, vous n'êtes qu'un intellectuel bourgeois. Mais, tout d'abord, il ne s'agit pas de prendre tel quel le langage populaire, de faire parler les paysans (ça se fait depuis Molière) et les parigots (ça se fait depuis Vadé). Il s'agit d'élaborer une nouvelle langue. Or, ni Dante, pour l'italien, ni Luther pour l'allemand, ni ^{Mandel} ~~Shakespeare~~ pour le marathe, ni Toulsidas pour l'hindi (il s'attira des persécutions ^{de la part} des orthodoxes pour avoir traité de sujets "religieux" en langue vulgaire) ne furent des gens du peuple, pas plus que ceux qui en Grèce moderne firent triompher dans leur spécialité la démotique sur la kathavérousa, la langue des puristes. Pas plus que Robespierre, Saint-Just, Fourier, Marx, Engels? Et dans l'Inde moderne, on a souligné que tous ceux qui ont élevé les parlers vulgaires au rang de langues populaires sont des brahmanes. Michelet qui était "né peuple", se demandant : Comment viendront les livres populaires ? constatait avec désespoir que la langue du peuple lui était "inaccessible". "Je n'ai pas pu le faire parler". Eh bien, bonnes gens, ouvrez vos esgourdes, vous allez l'entendre parler.

Raymond QUENEAU





8/1/1 petite 5 cent 30 -
par au dessous
en bas par. Préface
NOTE

30 30

F.I. DIJON

F.I. DIJON

Toutes les observations faites ci-dessus sur le français écrit et le français parlé n'ont rien que de banal; on les trouve dans tous les ouvrages, sérieux, sur ce sujet. Je me réfère notamment au Langage de Vendryès et à l'Evolution et Structure de la Langue Française de J. von Wartburg. J'ai emprunté aussi quelques exemples à la Libre Histoire de la Langue Française d'André Thérive qui soutient un point de vue très voisin du mien et dont je ne puis, naturellement, que conseiller la lecture. Sur la réforme de l'orthographe, voir les articles d'Albert Dauzat, d'Albert Bayet et de Marcel Cohen dans les Lettres Françaises en 1952, ainsi que les lettres de lecteurs publiées par cet hebdomadaire et par le Figaro Littéraire à l'époque. On trouvera l'exposé d'A. Sauvageot sur "L'investigation relative au français élémentaire" dans le tome XI des Conférences de l'Institut de Linguistique, Paris, 1954 (ainsi que l'article d'E. Benveniste sur la classification des langues.) Les allusions aux littératures modernes de l'Inde sont basées sur le chapitre de Jules Bloch à paraître dans l'Histoire des Littératures de l'Encyclopédie de la Pléiade. La citation de Proustse trouve dans Sodomie et Gomorrhe II, 1er volume, page 150, de l'ancienne édition.

in 045, dactyl. corrigé
et b. ma du m texte, non photo.